

MON HISTOIRE.....

Quand Luigi m' a demandé quelle était mon histoire, j'ai vraiment été pris au dépourvu. Je l'ai pourtant senti plein de sollicitude : il voulait m'ouvrir une porte plutôt que de satisfaire une curiosité qui eut été intrusive. Mais mon regard s'est perdu, ne sachant où se diriger. Alors j'ai fixé mon verre de limoncello que le patron venait de poser sur la table. " En fait, mon histoire est assez... liquide." ai-je bredouillé. J'ai imaginé que ma langue avait fourché, que je voulais dire limpide... C'était idiot, cela ne voulait rien dire. Luigi n'a pas insisté. Comme s'il n'avait rien entendu, il a réajusté sa veste et s'est levé tranquillement. " Bon, je dois y aller, bon après-midi Pierre". Et tandis qu'il s'est dirigé d'un pas assuré vers la sortie de la trattoria, je suis resté songeur un long moment. Il faudra que je trouve une explication un peu plus solide quand je le reverrai. Mais comment pourrai-je expliquer à Luigi, ce quinquagénaire au regard franc et à l'esprit droit, leader syndical respecté des dockers de la zone portuaire que j'étais son ennemi de classe ? Mon histoire : Pendant plus d'une décennie, j'avais fusionné, racheté, privatisé ou liquidé les entreprises, les services ou les hommes insuffisamment rentables pour les actionnaires d' « une mondialisation heureuse ». Au nom de l'efficacité économique dont j'avais appris les subtils rouages au sein de la réputée Haute Ecole de Commerce de Paris, j'avais parcouru le monde pour vendre aux gouvernements comme aux multinationales ma boîte à malices qui leur permettaient d'optimiser les flux financiers et humains. J'y avais gagné énormément d'argent. Et je riais encore hier, et de bon cœur à la blague stupide et cynique du ruissellement : facteur de croissance et de prospérité pour tous, sauf pour les dentistes évidemment car, là où ça ruisselle, prolifèrent les "sans dents". Il y a trois mois, c'était il y a mille ans. ... Ces sourires connivents me sont tellement étrangers aujourd'hui.

Je dirais à Luigi que je suis comptable dans une petite entreprise qui a connu des difficultés économiques. Que je profite de mon licenciement, à l'amiable pour voyager un peu, faire un break dans ma vie. C'est pas mal, ça ... Demain midi, je lui offrirai un café pour aborder le sujet, je broderai sur Naples, la beauté de la ville... Nos deux tables sont contiguës dans ce petit restaurant dont j'ai fait ma cantine depuis un mois. Cette promiscuité a fini par créer un apprivoisement puis une complicité de nos regards. C'est lui, le premier qui a brisé cette glace qui sépare si souvent les hommes méfiants ou pudiques. "Excellent choix!" s'est-il exclamé tout sourire, quand j'ai

commandé des spaghetti alle vongole, « ceux sont les meilleurs de la ville ». Il m'avait adoubé. Depuis ce jour, la patronne me sert d'autorité un petit verre de limoncello en guise de digestif avec le café qu'elle offre à tous les habitués. Mais allait -il me croire ? Il y aurait tout de même quelques incohérences dans mon récit. Pourquoi suis-je arrivé sans bagages dans cette modeste pension de famille ? A deux heures du matin ? Avec un élégant costume deux pièces totalement défait, humide et aux relents d'algues marines. La journée avait été si folle. Dans l'avion qui m'amenait à Naples, en Premium Economique car la secrétaire n'avait pu obtenir un Business Class comme à l'accoutumée, je voyageais avec des familles qui partaient en vacances. Devant moi, une petite fille très en colère avait jeté sa poupée à terre. Quand l'hôtesse la ramassa dans le couloir central, pour la lui remettre, je remarquais que la tête du poupon sous l'impact du choc, s'était détachée du tronc. Et quand elle rendit les deux morceaux disjoints à la fillette, elle pleura silencieusement un long moment. Curieusement, cet incident provoqua en moi un malaise qui ne fit que croître. tout au long de la journée. Je me surpris à trembler quand, à l'aéroport, je pianotais sur mon téléphone pour commander un taxi. J'assistais à ma réunion de travail en état second, étranger à moi même . Et quand elle s'acheva le soir tombé, plutôt que de rejoindre l'hôtel Pullman où je devais séjourner, je pris la direction de la zone portuaire de la ville ou je déambulais un long moment, l'esprit vide, quasi anesthésié avant de rejoindre une petite plage enrochée. L'eau comme un aimant m'attira. Je m'y englouti dans un songe éveillé et je ne saurais expliquer comment je me réveillais deux heures plus tard, devant le gardien de nuit d'un petit hôtel d'aspect assez glauque : Le Marini. J'y commandait une chambre pour terminer la nuit. Le veilleur ne me posa aucune question et me donna les clefs de la 28.

Après quelques heures de repos où il me sembla retrouver mes esprits, je décidais pourtant de ne pas rentrer sur Paris. Sans réfléchir plus avant, j'envoyais par courriel ma démission à mon Chief Manager et réglais quelques affaires courantes via le poste d'internet de l'hôtel. Je sécurisais mes divers comptes bancaires en les rapatriant sur la Banque Nationale italienne. Deux millions d'euros, cela me permettrait de voir venir. Puis j'entrepris un très long périple dans les rues de la ville. Tous ces événements qui m'avaient alors saisis étaient indicibles, inracontables, mais mon histoire devait apparaître lisse, sans tache. Ou bien, ses aspérités que je ne pourrai cacher devaient s'insérer dans un récit cohérent, qui fasse sens pour mes interlocuteurs. Tout comme dans un curriculum vitae, il convient d'éviter les trous, de gommer tout ce qui peut apparaître suspect de tromperie par omission ou par mensonge au recruteur que vous devez convaincre de votre bonne foi.

La première fois où j'avais posé un pied dans la trattoria, j'y avais senti l'épaisseur des regards suspicieux qui s'étaient posés sur moi et me dévisageaient. Les Dockers de Naples étaient en grève car ils refusaient de charger une cargaison d'armes, arrivée par une armada de camions sécurisés. Les canons devaient rejoindre les cales d'un navire battant pavillon panaméen à destination d'une zone de guerre. La tension était extrême. Policiers en civil, militaires lourdement armés, espions de haut vol et mouchards en tout genre pullulaient dans la zone portuaire pour cette opération à hauts risques. Je n'avais pas débarqué dans ce repère de perturbateurs de l'ordre du monde au meilleur moment. Les dockers avaient peut-être imaginé que j'étais en mission commandée, qui sait par la direction du port ? Cela aurait été finalement un juste retour des choses. Une prescience qui n'aurait rien eu d'absurde. Cinq années auparavant, j'avais été un des négociateurs du FMI qui avaient participé à la privatisation du port du Pirée à Athènes. Mensonges, manipulations, repérages des « maillons faibles » parmi les acteurs opposés à cette opération puis corruption massive... Quatre cent employés portuaires allaient y perdre emploi, salaires et dignité... Qui sait si Luigi avait été mis au courant ? Et si sa sympathie était surjouée pour me mettre en confiance, me faire lâcher prise pour révéler quelques indices qui m'auraient démasqué ? Dans cette affaire, mon comportement n'avait sans doute pas été, d'un point de vue éthique, irréprochable. Négociateur principal avec les syndicats portuaires, j'avais, droit dans les yeux, « entre hommes » roulé dans la farine le principal leader que j'avais manipulé depuis le début en jouant sur sa corde affective. D'origine italienne comme lui, je lui avais parlé de mon grand-père, immigré en France afin d'exploiter le charbon dans les corons du Nord durant les années d'après-guerre. J'avais évoqué la misère et la quasi famine dans les campagnes Calabraises qui l'avaient contraint à un exil brutal... Il comprenait. Nous parlions une langue natale qui nous était commune. Il me fit partager l'histoire de son grand-père simple paysan piémontais qui avait combattu des chemises noires de Mussolini avant d'être arrêté et torturé. A sa sortie de prison, il fut assassiné trois mois plus tard par la milice fasciste de son village, certainement des copains d'enfance. C'était de douloureux souvenirs dont l'évocation avait attendri la dureté naturelle de son être. Il retint même furtivement une larme quand à mon tour, je lui racontai que mon père était pupille de la nation puisqu'un coup de grisou avait emporté mon grand-père. dans la mine. Ce qui était, certes inspiré de la réalité, il avait miraculeusement échappé à l'explosion mais il n'était décédé de la silicose que quelques années plus tard ... C'était néanmoins un vrai mensonge, tout comme la promesse de maintenir la totalité des emplois du port, d'y engager d'importants investissements afin qu'il devienne une plaque tournante du commerce maritime en Méditerranée. De ces mensonges et vérités entrecroisés,

il en accepta le tout sans en démêler les fils. Il encouragea même les autres organisations syndicales à signer le premier protocole transactionnel qui allait débloquer la situation. La privatisation était sur les rails. Racheté comme les infrastructures par des capitaux Chinois, les dockers grecs furent remplacés par de la main d'œuvre indonésienne et par une automatisation menée à marche forcée. Le dernier soir de mon séjour à Athènes il m'avait invité à dîner chez lui, dans son modeste appartement et je me souviens encore de sa petite fille de cinq ans qui jouait souriante avec sa poupée et qui vint m'embrasser avec un sourire confiant. Deux ans plus tard, devant le désastre de cette liquidation massive que cet homme n'avait pas vu venir et dont il s'attribua de façon pathologique l'écrasante responsabilité, il se suicida en se précipitant du haut d'une grue, se fracassant la tête sur le quai du port. Sous l'impact, sa tête s'était séparée de sa colonne vertébrale. Un phénomène que le médecin légiste nommera dans son rapport d'autopsie une luxation altanto occipitale.

Luigi était-il au courant de cette affaire ? Tout se savait ou se saurait fatalement un jour dans ce petit monde des dockers, cette fraternité internationale des gens de la mer et des ports. Après, avais-je vraiment été coupable de tout cela ? C'était un système, un rouleau compresseur dont je n'avais été qu'un rouage... L'art de la guerre de SUN TZU connaît ses ruses et ses mensonges et j'avais été formaté pour la mener ainsi. Je n'étais pas un criminel, et nous agissions tous de même au cabinet Mac Kinsey. Le monde est une jungle qui n'a sans doute pas été conçue pour les faibles et les plus fragiles. Darwin ne disait pas autre chose. Et puis, ici, je me sentais bien. Mon eczéma avait quasiment disparu et je n'avais plus d'insomnies. J'aimais mes longues promenades sans but dans la vieille ville, la tête si légère, exempte de mes milles soucis du passé, j'appréciais la cuisine sans chichi et si savoureuses des petits estaminets que je découvrais au gré de mes errances. Fallait-il renoncer si vite à ce qui avait pour, la première fois depuis longtemps, le goût du bonheur ?

Luigi n'avait pas de raison de connaître mon passé, d'ailleurs, il ne le connaîtrait jamais. Personne ne connaît l'autre, puisqu'en définitive, la vérité d'un homme, c'est ce qu'il cache au plus profond de lui. Demain je lui expliquerai que je suis un écrivain, que je suis venu à Naples pour en humer l'atmosphère, m'y imprégner des ambiances en vue de mon prochain roman. Un auteur, un artiste, c'est un être fantasque, fragile, imprévisible aux comportements qui n'ont plus besoin d'être expliciter de façon logique. J'avais deux millions d'euros, j'appréciais l'âme authentique du quartier, les interminables et joyeuses flâneries qu'elle me permettait. Je prenais du plaisir à m'attarder aux terrasses animées des cafés pour y savourer un Spritz en regardant négligemment déambuler les

passants ... Oui, je vivrais désormais ainsi, aussi longtemps que cela me chantera, sans plus jamais de contraintes. Écrivain, je me présenterai ainsi à lui demain. Je lui parlerai de mes voyages, je m'inventerai des vies et des histoires extraordinaires, des paysages somptueux, des amours insensés. des drames humains ...Un artiste a tout les droits que lui confère son imagination.

Et puis, si un jour, la nasse du réel devait se resserrer sur moi, le passé ressurgir, Luigi, mieux informé, se faire méfiant ou hostile, et bien je m'évaderai à nouveau. Je voyagerai en direction du sud, vers la Calabre pour y retrouver la source qui me constitue. Car j'aurai eu beau me fuir durant toutes ces années, si je reviens demain vivre dans cette campagne aride qui a vu naître, travailler, rire, chanter et mourir tous mes ancêtres, je ne retournerai finalement qu'en moi même. Je fermis un instant les paupières, m'imaginant dans ce petit mas entouré de vignes, d'oliviers, n'ayant pour visiteurs que quelques chèvres égarées et paisibles. J 'aurai trouvé ma place en ce Monde, comprenant enfin le poème du grand mystique perse Attar :

“Toi, si tu es un homme, ne vis pas sans ta vie. “